

Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 95 (1997)

Heft: 3

Artikel: Je voulais faire cet enfant seule

Autor: Luisier-Entretien, Viviane

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-950961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Témoignage d'une mère célibataire d'une fille de 13 ans

► Je voulais faire cet enfant seule

Le choix délibéré d'élever seul son enfant suscite généralement et a priori une réaction réprobatrice. Comment, en effet, ne pas s'insurger contre l'idée de ne pas vouloir offrir un père à son enfant? Mais une certaine perception commune semble se dégager des différents entretiens ou témoignages de mères sur la question de leur célibat intentionnel: elles évoquent quasiment toutes le refus de «partager» leur enfant et d'envisager une vie de compromis. Parallèlement à cette observation, une autre s'impose: c'est l'intérêt propre de la femme qui semble l'emporter sur celui de l'enfant. Y aurait-il au fond d'elles-mêmes la peur de ne pas bénéficier de l'amour total de leur enfant ou celle d'être confrontées à la perte de l'amour idéal? Un débat sur le bien ou le non-fondé de ces craintes serait d'autant plus sinueux qu'aucun préjugé ni d'idée préconçue n'auraient de place dans les esprits; c'est dire qu'il y laisserait davantage de questions que de réponses. Risquons ici aussi de nous poser des questions au-delà des idées reçues...

**Viviane
Luisier-Entretien**

V.D., mère célibataire d'une fille de 13 ans, est interviewée par V. Luisier.

Quand j'étais plus jeune et que je me projetais dans l'avenir, je me suis toujours vue avec un enfant ou deux enfants, mais jamais en couple. Je voyais toujours ça comme un projet, un projet lointain. Il n'y avait pas d'urgence, j'avais des choses à vivre et à élaborer avant, mais ça, c'était comme une assurance: un jour, je vivrais avec un enfant.

Entre 25 et 30 ans, ce projet a commencé à se préciser. Mais alors, je vivais une vie assez mouvante, entre la Suisse et la France, et je n'étais pas en train de m'enraciner quelque part. Il y avait de plus en plus ce projet sans que je modifie ma vie pour autant.

Tout à coup, c'est devenu comme une évidence: je voulais faire cet enfant seule. J'en ai parlé à des personnes proches, à ma mère même. Comme elles me connaissaient, ça ne les étonnait pas, et j'avais même plutôt leur soutien.

Entre le moment où j'ai voulu avoir

un enfant et le moment où il a été conçu, il s'est passé 3 ans.

Je me suis toujours sentie tellement indépendante et tellement différente des autres... Par différence, je n'entends pas seulement des différences d'ordre social. C'est quelque chose de beaucoup plus profond. Le fait de penser que je devrais... «partager» cet enfant avec quelqu'un, c'est-à-dire «dépendre» de quelqu'un, toujours tout négocié, cela aurait assombri mon projet (même si le terme est exagéré)!

En même temps, paradoxalement, je rêvais justement de «partager» mon enfant avec d'autres, afin de lui donner le plus d'ouvertures possibles.

Les exemples que j'avais de couples autour de moi ne me faisaient pas envie. Mais cette volonté de ne pas vouloir faire mon enfant dans une famille traditionnelle, ça venait plutôt de ma destinée, de ce que je pensais, de comment je voyais les choses. Je dois pouvoir me sentir totalement libre. Je

suis comme ça dans d'autres domaines. Ceci pour dire que je ne me suis même pas posé la question de faire mon enfant autrement que toute seule. C'était ce désir que je projetais, et aucune autre formule ne me parlait.

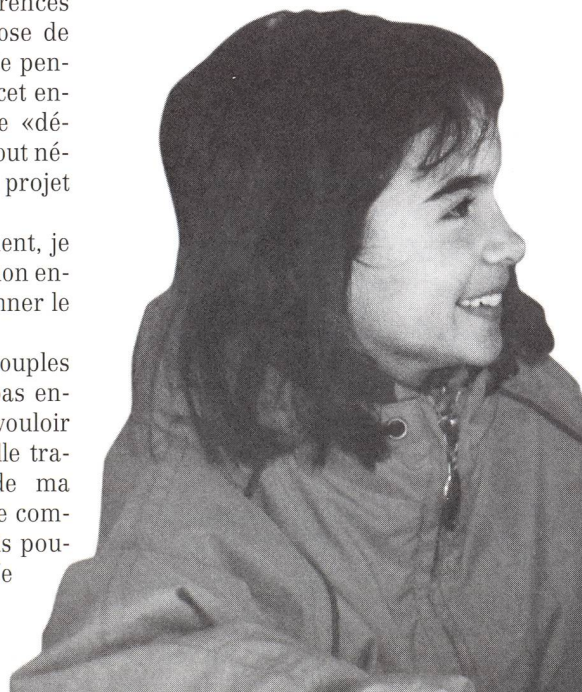
Une fois que ma fille fut là, une fois que j'eus fait comme je voulais, je pouvais créer d'autres structures, d'autres liens autour d'elle.

Mon enfant a toujours été prioritaire dans ma vie, et je me suis arrangée pour ne pas travailler pendant 2 ou 3 ans. Je n'avais donc pas besoin de personnes qui s'en occupent. Si je favorisais des rencontres entre mon enfant et d'autres personnes, c'était pour enrichir son horizon.

Puis, quand j'ai commencé à travailler, c'était à mi-temps, avec beaucoup de vacances, et je manquais quand mon enfant était malade. C'est ce que j'avais choisi, même si j'avais peu d'argent. J'ai parfois profité de l'Etat: pour moi, ce n'était qu'une manière détournée d'obtenir un «salaire éducatif».

Je l'ai fait sans scrupule, cela fait des siècles que la société profite des femmes.

Je suis de plus en plus convaincue que pendant les premières années, on devrait vraiment pouvoir rester auprès de nos enfants. Je n'aurais jamais assumé de mettre mon enfant à la crèche et d'aller travailler à plein temps. J'au-



rais fait n'importe quoi pour éviter ça, je me serais plutôt pendue! Nous devrions vraiment nous battre pour un «salaire éducatif» jusqu'à ce que les enfants aient 4 ans et même 7 ans!

Les premières années, j'étais là pour elle. J'allais chez mes copines, ou elles venaient chez moi. J'avais quand même ma vie sociale, des activités. Mais mon enfant restait prioritaire.

Avec d'autres mères, nous organisons des échanges pour mettre nos enfants en contact avec d'autres enfants.

Et mes copines s'occupaient de ma fille parce que ça leur faisait plaisir et par solidarité, et non pas parce que c'était vital pour moi. Voilà pourquoi j'ai été privilégiée, et ma fille aussi.

Dès qu'elle a eu 2 ans, je l'ai mise au jardin d'enfants deux après-midi par semaine pour satisfaire et développer son besoin de socialisation.

Je me suis liée à des femmes qui amenaient aussi leur enfant à la crèche. Il s'agissait de familles traditionnelles. J'ai toujours voulu que ma fille connaisse toutes sortes de choses, des gens intégrés et non intégrés.

La vie dans une famille monoparentale est-elle possible? Elle est possible, elle est même agréable. Je relève bien sûr les privilèges que j'avais quand mon enfant était petit. Mais si j'avais dû travailler à plein temps et mettre ma fille toute la journée dans une crèche, alors là, j'aurais été très malheureuse.

Au fur et à mesure que ma fille grandissait, je participais à des groupes de

parents qui avaient à voir avec sa classe d'âge. A l'intérieur de ces groupes, j'ai essayé d'épauler les mères célibataires chaque fois que c'était possible. Je les ai toujours encouragées à soutenir notre «salaire éducatif». Sur ce plan-là, je referais la même chose.

Ce que je regrette, c'est de n'avoir fait qu'une fille. Autant mon désir était précis et net quant au fait d'avoir un enfant toute seule, autant il s'est encore fortifié après cette expérience.

La seule chose un peu difficile à gérer, c'était d'aller à des réunions de parents à l'école ou à des fêtes de classes. J'étais seule par rapport à ma différence, c'était parfois pénible. Mais dans la vie, il y a toutes sortes de formes d'expériences, et ce qui est essentiel c'est de vivre en harmonie avec soi-même. Ce qui est détestable, c'est de croire qu'il n'y a qu'un seul «modèle» pour y arriver!

J'ai également de très bonnes relations avec des gens plus intégrés dans cette société. En principe, quand une personne est en accord avec elle-même, elle ne se sent pas menacée par la «différence», elle accepte sa situation et celle des autres aussi.

J'ai toujours trouvé suspect les gens qui ont une attitude ou de rejet ou d'agressivité face à la différence. Pour moi, c'est d'abord un aveu d'insatisfaction.

Une société idéale serait pour moi une société où de multiples choix de vie et d'alternatives coexisteraient non seulement pacifiquement mais dans une dynamique interactive.

A aucun moment, les familles dites traditionnelles ne m'ont fait douter de mon choix ou l'ont mis en péril.

Quant à ma fille... Au moment de l'école, les pressions ont été diverses. Elle n'a jamais été disputée ou agressée parce qu'elle vivait seule avec sa mère, mais sur le fait qu'elle n'avait pas de père. J'ai toujours été claire avec elle, et elle a toujours été directe et franche quand on l'interrogeait. Elle vivait sa situation «particulière» comme «normale» dans son entourage, mais elle a dû progressivement réaliser que par rapport à son environnement plus général, cela pouvait poser quelques problèmes.

Je l'ai toujours encouragée à être en accord avec elle-même, à dire et à faire ce qu'elle pensait et ressentait profondément et à ne pas ajuster son comportement à celui des autres. Aussi, face à ces situations d'agressions qui l'attristaient, j'ai essayé de lui expliquer que l'on peut moduler son rapport aux autres, que l'«on» n'est pas obligée de tout dire à tout le monde, que l'on peut choisir.

Parfois, j'ai eu du mal à lui transmettre à la fois la force, la joie et la conviction profonde d'un choix de vie différent possible, et le constat réaliste d'une société pas franchement idéale, et les moyens de s'en protéger un peu!

Est-ce que le père lui a manqué? Quand je lui pose la question, et nous en avons toujours parlé très franchement, elle répond: «non». Et, quand je la pousse dans ses retranchements et lui affirme qu'elle n'est pas obligée d'avoir les mêmes idées que moi, elle me répond: «de toutes façons, je ne sais pas, je n'en ai jamais eu, je ne peux pas comparer».

Elle est consciente aussi que cette situation a laissé la place à d'autres choses, d'autres relations: elle a eu et elle a de fortes relations avec des copains ou amis, des relations privilégiées avec ma famille, mes frères. Elle a davantage de relations avec les femmes que les hommes, mais elle n'a aucun problème pour communiquer avec les hommes, c'est aussi naturel dans sa vie.

Je n'ai jamais regretté mon choix de vie même s'il engendre parfois de petites difficultés.

Je crois pouvoir dire que, jusqu'à présent, ma fille, qui a 14 ans, a été heureuse de vivre, est bien équilibrée et a réussi tout ce qu'elle a entrepris. Et la perspective de l'adolescence ne suscite pas d'inquiétudes particulières chez moi. Au contraire, je considère ma fille comme un cadeau permanent dans mon existence. ◀

**Une complicité
«fille-mère»
au détriment
d'une relation
triangulaire.**

